

L'IMPOPULARITÉ DU LIBRE ÉCHANGE ET L'IMMORALITÉ DE LA RICHESSE.

VON LORENZO MICHELANGELO BILLIA.

J'ai plusieurs fois entendu, c'est un quart de siècle que j'écoute ce drôle de dialogue :

— Voulez vous le pain à bon marché ?

— Non.

— Voulez vous vendre vos produits pour acheter ce dont vous avez besoin sans aucune perte ?

— Non.

— Voulez vous avec la même monnaie acheter deux pains au lieu d'un, occuper deux chambres propres au lieu d'entasser votre famille dans un seul cachot, avoir deux habits avec ce qu'à présent vous coûte une seule jacquette, réaliser quelque petite épargne ?

— Non.

Telles sont les demandes de mes amis les libéro-échangistes, je pourrais dire telles sont nos demandes et telles sont les réponses que nous donnent l'Europe et le monde. C'est curieux, c'est étonnant, on serait tenté de dire que c'est de la folie. Le libéro-échangiste a la conscience toute claire et toute sûre de représenter et de plaider l'utilité de tout le monde. Cependant nous sommes très peu, nous sommes seuls, abandonnés ; tout le monde est contre nous : si on ne nous jette pas des pierres, c'est parceque le monde ne nous écoute pas même. Pourtant ce ne sont pas seulement des vagues aspirations que nous avons : les chiffres les plus constatés et les plus précis donnent à tout le monde le montant des méfaits du système protectionniste : le gaspillage énorme de richesse, le travail détourné des industries naturelles aux industries artificielles, le féodalisme tributaire, l'impôt sur le pain payé par tous pour la richesse oisive d'un petit nombre, la dénutrition, la pellagre.

Pour nous ce n'est pas une hypothèse, c'est une vérité mathématique que tous ces malheurs sont en grande partie des produits de ce système curieux qui prétend d'enrichir le monde en augmentant la dépense; je dis en grande partie, je ne dis pas entièrement; mais je me dédommage bien tôt de ma modération en faisant observer que cette partie est plus grande que les chiffres mêmes ne nous le disent. Il a été observé plusieurs fois que le malaise qui fait naître la question sociale réclame d'abord une production plus abondante avant de songer à une distribution plus juste. Pourquoi, on l'a dit¹, s'inquiéter pour distribuer s'il n'y a rien à distribuer? Eh bien le protectionnisme ce n'est pas seulement une mauvaise et injuste distribution, c'est aussi une entrave à la production, une diminution de la production: ici si les uns prennent plus qu'il n'est juste, cela ne vient pas seulement de ce qu'ils s'arrogent, qu'ils arrachent quelque chose de plus que les autres à la masse de la richesse générale; il vient aussi de ça qu'ils agissent de telle sorte que la richesse générale est non seulement moins répandue, mais plus petite, et même tarie. Les petits pilleurs, les gamins, les chasseurs, quelque fois les soldats qui vont donner un aide intéressé au travail de la vendange altèrent quelque peu la distribution; mais ils n'en veulent pas du tout à l'abondance, à la production: plus il y en a plus ils sont contents: il en reste aussi pour les maîtres des vignobles. Tout-au-contre les soidisants producteurs menacent d'une révolution toutes les fois que les vignobles de leur voisins vont bien et jettent beaucoup. Si l'Invisible pourrait être saisi, ils enverraient en prison comme coupable de contrebande le chef des libéro-échangistes, celui que le paysan appelle le bon Dieu. Ils ne sont producteurs, il ne gagnent pas autant qu'ils veulent, il ne sont contents qu'à condition de quelque disette. Mais donc il devraient être une très faible minorité: toute l'opinion publique devrait être contre eux; et tout le monde devrait être avec nous. Malheureusement c'est tout le contraire qui arrive, tout le monde est contre nous, les protectionnistes s'appuient sur leurs victimes elles-mêmes: le libre échange est très impopulaire. Si l'on daigne de parler de nous, nous sommes peints comme des rêveurs de mauvais goût, ennemi du bien-être et de la prospérité nationale. Le

¹ L'ont dit NOVIKOW, G. NEGRI et bien d'autres. V. mes brochures *Lo Stato al suo posto e Perché il dazio sul grano*.

parti de la disette est non seulement très puissant, mais très respecté, très honoré, comblé de bénédictions. Comment se fait-il ça? J'ai entendu devant une drôle d'injustice un esprit chagrin qui se disait: c'est absurde, donc il arrive. Mais ça ne suffit pas; il faut s'expliquer une chose si étrange: il faut plonger plus à fond notre regard pour se rendre compte de ce phénomène. Un optimisme immoral et contradictoire justifie tout: c'est trop. Se tirer d'affaire en disant que tout le monde est fou et méchant c'est trop peu: plus une chose est étrange plus elle mérite d'être étudiée, comprise, expliquée. Jamais on ne trompe les hommes avec le pur mensonge: il faut y mêler quelque chose de vrai afin que le mensonge soit cru: il faut de la raison pour faire passer le déraisonnable. Tous les imposteurs, les sophistes qui ont trompé le monde soit dans l'ordre économique, soit dans l'ordre moral et religieux, ou qu'ils l'aient fait exprès, ou qu'ils y aient été entraînés par un faux raisonnement, se sont tirés d'affaire en s'appuyant à quelque chose de vrai, de bon, de croyable.

Nous autres nous disons avec toute la force d'une conviction claire et bien sûre, issue de la mesure arithmétique des faits, que le libre échange favorise et multiplie la richesse. Les chiffres sont là pour le démontrer: les documents sont publics: nos adversaires pourront bien en prendre connaissance, vous autres qui m'écoutez n'en avez plus besoin. Eh bien, une opinion très répandue, très autorisée, très puissante dit tout le contraire et elle est bien plus acceptée que la notre: même des esprits cultivés sont avec elle: on dit que ce n'est pas le libre échange qui produit la richesse, mais c'est la protection. Mais si nous avons raison, eux devraient avoir tort: et si c'est nous qui avons tort, leur raison à eux devrait bien se faire voir à nos esprits qui sont et resteront toujours convaincus du contraire. D'autre côté si nous avons raison, comment se fait-il que cette raison n'apparait pas si claire aux autres? Notre conviction est inébranlable, mais nous sommes loin de prétendre au privilège de la raison. Personne ne fait exprès à se tromper. Donc? Peut-être, le mot employé par un parti et par l'autre ne suffit pas pour exprimer au juste leur pensée: il faut l'expliquer: c'est le même mot: richesse: mais qu'est que nous entendons pour richesse, qu'est qu'entendent nos adversaires? Nous entendons par richesse l'abondance, la

somme des biens utiles, la condition du bien-être universel; lorsque nous disons richesse nous ne pensons pas si cette richesse est à nous ou aux autres; nous n'en connaissons pas les propriétaires ou les détenteurs; nous en considérons seulement et en mesurons la capacité de pourvoir au besoins humains: tout comme le botaniste nous parle du sapin sans s'inquieter si le tel ou le tel autre en a ou non. Notre «richesse» donc c'est la somme de tous les biens matériels. Elle est toujours bonne, ou si l'on aime mieux, elle n'est ni bonne ni mauvaise, des qu'elle est une chose abstraite et non pas une action de la volonté. Mais le mot richesse a aussi une autre signification bien différente, plus ancienne, et plus intéressante pour le monde. La richesse c'est *la condition* de l'homme riche: dans cette acception elle n'est plus abstraite de tout individu, elle n'est plus une somme. Or qu'est ce qu'un riche? Pour que quelqu'un soit riche il ne suffit pas que la somme des biens utiles existe: il faut que lui en soit le maître. Et cela ne suffit pas encore. Jusqu'ici les deux choses qu'on appelle du même nom de richesse paraissent être diverses, mais aller encore d'accord. On dirait que s'il n'y a pas de la richesse au premier sens du mot personne ne peut s'en emparer. Donc les deux «richesses» seraient la même chose considérée, d'abord en général, puis entre les mains de quelqu'un. Mais la chose ne se passe pas si simplement. Selon l'arithmétique ordinaire et selon notre économie politique, si Caïn possède 10 sacs de blé et Abel 10 sacs, cela fait 20 sacs, c'est à dire une richesse double que 10 sacs seulement. Allez demandez à Caïn et vous verrez que la chose ne se passe pas du tout comme ça. Le 10 sacs de blé de Caïn n'ont plus de valeur, ne constituent plus une richesse, il ne sait qu'en faire si Abel en possède autant. Eh bien, direz-vous: est que Caïn veut posséder de plus et même le double? Donnons le lui: nous savons où prendre les sacs de blé: nous ferons comme ça: 20 sacs à Caïn, 10 à Abel. Est tu content d'avoir le double de ton frère? Et il paraît encore que les deux «richesses» soient d'accord. Selon l'arithmétique $20 + 10$ font 30. Non, pas du tout. Caïn n'est pas content. Mettons qu'Abel en ait assez de ses dix sacs: voici que Caïn n'est plus riche: les 10 sacs qu'il a de plus ne lui servent à rien si Abel n'en a pas besoin; la richesse de Caïn est nécessairement conditionnée à la disette d'Abel. Il ne suffit pas à Caïn d'avoir le

double, il a besoin qu'Abel n'ait rien ou très-peu ou toujours moins de ce qu'il lui faut. On n'est riche si on n'a de plus et pour que l'un ait de plus il faut nécessairement que les autres aient de moins et qu'ils demeurent dans cette condition.

Quiconque donne quelque chose à Abel ou à tout le monde, quiconque augmente la richesse générale, frère Soleil qui fait pousser le blé dans les champs de tous, c'est l'ennemi de la richesse de Caïn. C'est vrai que Caïn ne tue pas toujours Abel; il faut qu'Abel vive et qu'il achete . . . le plus cher possible . . . et qu'il travaille pour Caïn au prix le plus bas, ce qu'il ne ferait pas s'il aurait à manger à suffisance et à bon marché.

Donc il faut reconnaître que dans le sens de Caïn qui est celui de la convoitise et du monde, il n'est pas du tout vrai que le libre échange, comme tout ce qui favorise l'abondance, soit aussi favorable à la richesse. C'est tout le contraire: voici pourquoi le libre échange est très-impopulaire. En favorisant l'abondance il va contre une convoitise, la convoitise la plus forte, la plus repandue, la plus puissante, et la plus féroce; celle d'être riche, c'est-à-dire non seulement de posséder, mais de posséder de plus; ce qui serait tout à fait impossible si les autres n'en possédaient pas moins, et n'avaient pas des besoins sans être en état de les satisfaire. La richesse est donc fondée sur la disette.

Si tout le monde était riche, quelqu'un dirait qu'il n'y aurait plus de pauvres: donc c'est la même chose ce de désirer la richesse particulière et de désirer la richesse générale qui est une somme de richesses particulières. C'est ça une apparence trompeuse.

La richesse générale n'est pas du tout la somme des richesses particulières: il serait une étrange somme qui détruirait ses coefficients. Si par richesse générale on entend la richesse particulière de tous, c'est une absurdité parceque cette richesse n'existe qu'à condition d'être particulière: et à condition que les autres soient pauvres et dépourvus. Nous dirons donc mieux que si tout le monde était riche, il n'y aurait plus de riches. Nous sommes obligés de dire que désirer la richesse pour soi-même c'est désirer la pauvreté, la disette et la souffrance d'autrui. Donc le libre échange visant à la parfaite réciprocité des services et à la jouissance égale et à la pro-

duction plus abondante des bénéfiques, livre à la fin du compte un combat contre la richesse au sens égoïste du mot, qui c'est le sens dans le quel la richesse est condamnée tout-court par l'Évangile. On ne comprendrait pas cette condamnation dans l'autre sens que nous avons indiqué plus haut.

Mais on observera peut-être: vos considérations expliquent que le libre échange soit haï par ceux qui visent à se former une grande richesse, mais elles laissent encore inexpliqué ce mystère curieux que le libre échange soit indifférent au grand nombre des hommes, qu'il soit impopulaire chez la grande masse des consommateurs, chez eux aux dépenses des quels la grande richesse particulière se forme: vous avez expliqué pourquoi Caïn en veut au libre échange; mais vous n'expliquez pas pourquoi Abel en n'est pas enthousiaste comme il devrait, mais au contraire il est indifférent, ou bien il l'ignore et maintes fois il s'en méfie.

On pourrait dire que Caïn est actionnaire de quelque journal qui fait l'opinion: ça y est pour quelque chose: mais ce serait un expédient trop commode que de m'en servir. Caïn a assez d'argent pour faire crier; mais il n'a pas encore assez pour persuader. Il y a des moyens moins grossiers, plus simples, plus sûrs et qui coûtent moins.

Ce qu'on appelle l'intérêt général, le bien-être de tous ce n'est pas une chose de telle sorte, qu'on puisse s'en déclarer ouvertement les ennemis et avouer que notre intérêt particulier est en opposition avec elle. Vous savez que Caïn est patriote, et que ses convoitises prennent le nom redoutable et vénérable d'industrie nationale, d'intérêts nationaux. Bien de monde hors de cette salle aurait besoin d'être détrompé; mais non pas vous qui de longue date avez appris à démasquer les sophismes contradictoires qui se cachent sous ces noms trompeux; vous savez faire comprendre que l'industrie qui s'appelle nationale surtout dans les pays pauvres mérite bien ce titre parcequ'elle vit au dépenses de la nation; que la crainte que la marchandise étrangère nous envahisse c'est la crainte de Caïn que les milliers des Abels nationaux achètent à bon marché les denrées qu'il aime à leur vendre chères . . . Mais enfin il n'est pas nécessaire de posséder la dialectique d'Antonio Rosmini¹ pour

¹ Je le fais tout-à-fait exprès à mentionner ici ce nom: pour rappeler que cet esprit vraiment universel débute précisément avec une polémique très-

comprendre que étant donné que les riches sont ceux que dépensent ou qui peuvent dépenser beaucoup, c'est un joli jeu de mots cette inversion d'en conclure que donc pour être riches il suffit de dépenser: il devrait être aisé de comprendre que si tout le monde dépense beaucoup on s'appauvrit toujours, que ce de faire payer cher enrichit un soidisant producteur, mais il ne multiplie pas la richesse générale: et tout au contraire il produit l'universelle misère.

Même la puissance des sophismes elle-même n'explique pas encore l'indifférence et la méfiance d'Abel ni son obstination contre ses intérêts. Y doit y avoir quelque raison plus profonde. D'abord: les lois naturelles de l'économie sont une vérité, une vérité sûre, immuable qui ne change pas comme l'opinion des députés et les intérêts des actionnaires. Or le monde, ce monde, même le monde des Abels est tout plein de Pilates qui haussent les épaules et disent avec mépris: *Quid est veritas?* Le libre échange c'est une idée, c'est l'idée: or l'idée a été chassée comme uné dame divorcée presque de toutes les Universités et on a mis à sa place tout le demi-monde à la mode. Du moment qu'on ne voulait plus de vérité absolue on ne devait plus admettre une théorie absolue telle que le libre échange, la liberté économique, les lois naturelles.

Il y a encore une autre raison: pour livrer un combat pour la vérité et pour le bonheur universel il ne suffit pas d'en avoir une idée vague, et pas même d'en avoir un idée claire, il faut avoir un amour de la justice et de son prochain plus forte que toute convoitise et que tout égoïsme. Or Abel n'est pas un héros. Abel ne s'émeut pas de l'intérêt général: il pense toujours à se dédommager autrement: si Caïn lui fait payer cher, il ne forme pas le dessein ni le propos à faire jouir tout le monde du bon marché; ce serait une théorie . . . il pense à trouver des autres

énergique contre les sophismes immoraux du très-grossier abbé Melchiorre Gioia qui jouait de mots en soutenant l'utilité de luxe qui, selon lui, augmente et produit la richesse parcequ'il fait dépenser. Rosmini mit en lumière l'équivoque sottement trompeux: dans son raisonnement on voit toute la théorie du libre échange; et dans le sophisme de M. Gioia celle du protectionisme. V. ROSMINI: *Delle opinioni di M. Gioia intorno alla moda*. On pourra consulter aussi avec profit la brochure de mon ami M. J. B. Zoppi: *Antonio Rosmini e l'economia politica*. Extr. du vol. *Per Antonio Rosmini*. Milano, Cogliati 1897.

Abels pour vendre cher lui aussi, il pense à sortir de l'espèce commune des consommateurs qui achètent dix et vendent un pour entrer un jour dans la catégorie des privilégiés qui achètent un et vendent dix. Bien qu'il ne soit pas de notre opinion il faut pas dire qu'Abel soit tout-à-fait stupide; il a sa ruse à lui: il pense que si nous réussissons à effacer tout privilège, il n'y aura plus de chance pour lui d'entrer un jour dans la classe des privilégiés: voici pourquoi les lois et les règlements faits pour assurer à une petite minorité des énormes bénéfices arrachés par un vol public aux millions de citoyens, tel le régime des sucres en Italie, ne soulevent pas l'indignation populaire: parceque bien de monde espère de jouir un jour ou l'autre de quelque fortune qui serait impossible à obtenir dans un régime où le prix égalerait la valeur, où chacun ne pourrait profiter qu'en raison directe de son travail, où personne ne pourrait prendre aux autres plus qu'il donne. Ainsi le régime protectionniste donne un grand essort, oui, au travail et surtout à l'intelligence: tout élève des écoles professionnelles, tout jeune commis comprend aisement que moins on a des scrupules, moins on est embarrassé par *des idées*. et plus on a chance de fortune: il comprend que la loi, le Parlement, la force et l'opinion publique sont des excellents instruments pour s'emparer de la richesse. La justice c'est l'inutile plainte des vaincus.

Eh bien que devons nous conclure de tout cela? Notre défaite sans aucun espoir? Deux compagnons se promenaient un jour au fond de la vallée: ils ont vu au sommet de la colline une petite maison: c'était une petite auberge, on disait qu'on y était bien: qu'il y avait du bon vin. Ils marchèrent jusque là haut; ils trouvèrent le bon vin et de quoi se rassasier; mais ils trouvèrent aussi beaucoup mieux, ce qu'ils n'avaient pas même soupçonné: une vue charmante et illimitée, qui inspirait à l'esprit les pensées les plus sublimes; une compagnie de sages qui vous entretenait avec une doctrine profonde à la fois et claire; un séjour de paix où rien ne manquait aux désirs de l'âme. Les deux compagnons ne descendirent plus: ils avaient cherché une petite chose, ils avaient trouvé la plus grande. Tel est le libre échange: il donne plus qu'il ne promet; il appartient à un ordre de choses plus élevé que celui des proies pour les quelles les hommes livrent des combats acharnés parceque

elles sont de l'espèce de celles dont on ne peut jouir sans en exclure les autres comme le Poète l'a vu.¹ Dans le libre échange nous cherchions l'utilité, il est prêt à nous la donner si les convoitises humaines ne l'empêchent pas ; mais il nous donne en plus la justice et la vérité. Il ne favorise pas la richesse au sens diabolique du mot : voilà pourquoi il est impopulaire ; tout comme la philosophie et la religion il ne pourra jamais sans se détruire chercher un appui dans les bas instincts et dans les convoitises égoïstes : voici pourquoi il n'est pas fortuné dans la politique. Le libre échange c'est la moralité et la justice : sa valeur moral dépasse sa valeur économique. Il relève des grands principes de la philosophie et il est lui même une philosophie ; et non pas cette mesquine soidisante philosophie qui se borne à être historique et descriptive, mais, comme la véritable philosophie il est non seulement moral, mais foncièrement moral : il ne lui suffit pas de s'arranger avec le moral, mais il derive du moral et il est le moral. Je dirai une chose étonnante : même sa défaite c'est sa gloire. Dans l'ordre inférieur des faits il faut bien avouer des défaites. Mais ces défaites étant l'effet de la confusion des mots et l'œuvre des convoitises immorales qui gouvernent le monde et qui le constituent, elles nous font comprendre encore plus la valeur de la doctrine et du principe qu'on nie et qu'on méprise. Ce fut une bien mauvaise journée que celle où Caïn tua Abel : dans un moment la terre tréssaillit d'horreur ; mais la conscience humaine s'éveilla. Ainsi nous comprenons par les offenses qu'elle reçoit que la doctrine que nous professons n'est pas un expédient bon pour quelque époque, pour quelque classe, pour quelque affaire ; mais elle plane plus haut : elle est bien plus qu'une chose utile, elle est la loi, la seule loi, la vérité.

Bien souvent il nous arrive comme aux deux compagnons, en cherchant une chose bonne d'en trouver une meilleure et nous nous apercevons que c'était vraiment celle-ci que nous cher-

¹ Perchè s'appuntano i vostri disiri

Dove per compagnia parte si scema,

Invidia muove il mantaco a'sospiri.

Purgatorio XV, 49—51.

O gente umana, perchè poni il core

Là v'è mestier di consorto divieto?

Id. XIV, 86—87.

chions, que c'était celle ci l'objet de notre désir plus profond et ineffable. Ainsi les grands artistes grecs et une grande partie au moins de nos artistes italiens humbles et exquis ne se proposaient peut-être que de décorer la maison et la ville de l'homme et lui soulager l'âme et les yeux; cependant ils ont travaillé à un but plus élevé: ils ont perfectionné l'esprit, la race, la nature humaine.

Je ne ferai pas le moindre pas en arrière devant la conséquence de ce raisonnement qui nous a conduit à voir que le libre échange tout comme la vérité et la justice ne monte pas des bas fonds de l'égoïsme, qu'il n'est pas terrestre, qu'il n'est pas de ce monde. Mais cela ne veut dire nullement que nous devons nous contenter de l'admirer en théorie sans le prétendre dans la pratique comme disent quelque fois nos adversaires. Tout au contraire nous devons sans cesse, sans relâche combattre pour le faire de plus en plus pénétrer dans la pratique: sur tout parcequ'il est juste. Fut-il vrai, supposition absurde, que le protectionisme n'appauvrit pas le peuple, ou du moins ses demarches ne fussent pas si nuisibles que nous le soutenons, il faudrait le battre en brèche également, parceque rien n'est plus nuisible, rien n'est plus dégoûtant et déformant que l'injustice. Le combat pour le libre échange nous enseigne une précieuse vérité. La justice ce n'est pas seulement un coefficient, ou, comme l'enseignait une fois l'économie, une condition du bien-être, de l'utilité; la justice est bonne par elle-même, et les choses, les affaires, les utilités sont bonnes en tant qu'elles réalisent la justice. La justice c'est l'éternelle beauté; il ne suffit pas de mettre un peu de beauté dans les choses: on doit faire les choses les plus belles possibles. Toute vertu est supérieure au monde réel; mais ce n'est pas là une raison pour y renoncer: tout au contraire l'idée de toute vertu exige que nous la fassions pénétrer dans la vie tant privée que publique. Les vérités absolues de la géométrie étant éternelles ne sont pas de ce monde d'ici bas, cependant rien se fait de bon ici bas en dépit de ce lois: c'est par elles que le palais ou nous sommes a été bati c'est par elles en tant qu'étudiées et observées que le plancher qui nous soutient ne tombe pas. On a assez chanté cette lâche chanson: Il faut être pratiques: il faut que les idées s'adaptent à la réalité. Lorsqu' j'étais bien jeune et plus timide et que le monde ne me paraissait pas si mauvais,

s'y ai cru un moment et un petit peu moi aussi : à present non plus : à la fin de ma journée ici bas il me semble de voir plus clair que les idées n'ont rien à s'adapter à la soi-disante réalité ; mais tout au contraire c'est la ainsi dite réalité qui doit être adaptée aux idées. Lorsqu'on fait arrêter l'idée devant la réalité nous avons le préjugé, l'esclavage, la guerre, le Sultan, les persécutions soidisantes religieuses, ou la persécution antireligieuse, l'exploitation de l'homme. Tout ce qui est grand, qui est beau, qui est bon dans la vie et dans l'histoire c'est l'œuvre d'un élan, d'un effort pour adapter la réalité à l'idée, depuis la Venus de Cléomène jusqu'au dévouement du Père Damien qui donne sa vie pour les pauvres lépreux, depuis le combat de Socrate pour la vérité jusqu'à la noble et exceptionnelle politique de William Ewart Gladstone.
